

## LES DESSOUS — LOÏE FULLER



© Anonyme, 1901

Que voir d'un corps lorsqu'il est caché ? Des images. À condition, comme l'écrit Victor Hugo, « que le songeur soit plus fort que le songe. »

Que voir ? Des voiles agités réveillant la capacité d'émerveillement d'un œil fin de siècle. C'était le temps où les voiles de Loïe Fuller se déplaçaient cent fois plus vite que les automobiles. Le temps où l'on découvrait le temps lui-même, cherchait à le piéger par des méthodes graphiques pendant qu'elle le faisait éclore à son propre rythme. Un temps où la mémoire d'un œil sensible aux courbes de la nature vivante se mariait à la nouvelle réalité des images géométriques de la chronophotographie. C'était le temps d'un prodige américain. Plus qu'une danseuse, une puissance d'apparition. Sous le voile, une mystérieuse machine vivante aux effets cinématiques, sans piston ni cylindre, semblait décoller les figures d'une tapisserie ou d'un tableau — fleur, oiseau, vague — pour les métamorphoser en désir d'image du mouvement — éclosion, envol, tourbillon. Venant saluer sous la lumière blanche, on découvrait une scène bien réelle que les jeux rythmiques et chromatiques avaient fait disparaître pendant le spectacle. Alors, après un court silence, un tonnerre d'applaudissements, des cris de ravissement et s'abattaient des jets de fleurs sur un sol aussi vrai que le déploiement des apparences écrivant l'avenir. Sans le savoir l'éblouissement des spectateurs médusés annonçait le Technicolor. *La lumière c'est l'art de demain*, écrivait-elle en prophète... *La scène doit être entièrement libre... La magie des rayons colorés humilie cruellement les plus ambitieux barbouillages de décors...*

Une photographie anonyme en 1901 à New York. Seul son seul visage est visible en avant d'un disque lunaire, elle ressemble à un personnage à la Méliès. Sa robe démesurée, cache intégralement son corps, sans doute surélevé d'un socle. Ses plis ressemblent aux flancs d'un volcan qui s'évasent, floconnent jusqu'à envahir la vision. Dans la nuit artificielle, la blancheur de l'ample uniforme se diffuse comme une brume avec sa bordure mousseuse comme un éther, Fuller s'élève telle une apparition. Du bout de ses bâtons, il faut imaginer la force de ses mains, ses poignets, de ses bras plantés dans un poitrail de centaure pour des mouvements de torsion et d'imagination. La déferlante, l'électrifiée, soulevait les voiles pour une apothéose chromatique drapée de phosphorescence en aurore boréale.

La tête de Loïe Fuller a rendez-vous avec la lune, comme si son corps invisible tout entier était dédié à l'astre lui-même. On dit de la lune qu'elle est liquide, mangeant les nuages, refroidissant l'atmosphère et brûlant les bourgeons du printemps lorsqu'elle est rousse. Astre-femme, et mère de l'androgynie.

Mais voici la rumeur, trop de voiles autour d'elle, cette femme cache quelque chose ! Dessous il y a bien du muscle, de la sueur ? Au diable la poésie ancestrale de la lune, on veut du strip-tease, aucun songeur ne peut plus être plus fort que le songe ! C'est l'inquisition : si elle n'est ni déesse, ni astre, ni androgynie, qu'esquive-t-elle avec tant de volupté ? Au diable ses papillons, ses serpents, ses orchidées, ses lys, ses langues de feu, ses rêves de métamorphoses, ses pouvoirs d'abstraction, son charme de corps introuvable, sa poésie visuelle, sa danse immatérielle. Pendant que toutes les autres filles sur les planches sont de tulle et de gaze, avec tutu et corset, elle s'enveloppe de voiles ode mystère, la lesbienne moderne.

Corinne Rondeau, Paris le 1<sup>er</sup> décembre 2014